

# Jusqu'à la garde La déchirure

Élie Castiel

Numéro 313, avril 2018

Xavier Legrand, Jusqu'à la garde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88910ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2018). Jusqu'à la garde : la déchirure. *Séquences : la revue de cinéma*, (313), 4-5.



# JUSQU'À LA GARDE

ÉLIE CASTIEL LA DÉCHIRURE

« *Jusqu'à la garde* est construit à partir d'observations de la vie, troublant, plaçant le spectateur dans des sphères, en apparence familières, et pourtant garantes de nouveaux enjeux... »

**Tragédie grecque.** Lorsque je lance à Xavier Legrand ces simples et si riches mots, je saisis dans sa voix (puisque nous sommes au téléphone, à partir de Paris) une sorte d'approbation, comme si le film ne tenait qu'à cette rupture fracassante dans la vie d'un couple. Cet échange confirme sa proposition qui honore le cinéma français dans tout ce qu'il a de plus précieux depuis ses débuts : la décortication du couple dans ce qu'il cache de plus intime et en même temps de son rapport au monde.

Au-delà de l'impossibilité d'une cassure conjugale qui ne peut guérir, *Jusqu'à la garde* est aussi un film sur le vide, sur la nature complexe des rapports humains, notamment en Occident, où une grande partie des hommes (hétérosexuels) d'une certaine génération, pourtant pas si lointaine, n'ont pas encore assimilé les acquis des femmes. Récents scandales sexuels obligent, le film de Legrand est d'une actualité brûlante, car justement, ces dénonciations dépassent de loin le côté libidinal de la chose, prenant, à juste titre, des tangentes qui nous dépassent et remettent en question non seulement les rapports hommes-femmes, mais nos liens avec nos enfants, le reste de nos proches et notre vision du monde.

Consciemment ou pas, *Jusqu'à la garde* est construit à partir d'observations de la vie, troublant, plaçant le spectateur dans des sphères, en apparence familières, et pourtant garantes de nouveaux enjeux : espaces urbains où l'agressivité est permise de plus en plus, ou du moins mal contrôlée; intérieurs en forme de huis clos où il est difficile de respirer convenablement, au sens propre comme au figuré; choix de couleurs parfois sombres désignant la gravité du sujet. Autant d'éléments narratifs nourris par une brillante mise en scène qui tient avant tout du thriller psychologique et social. Et lorsque le bourreau et les victimes sont aussi proches l'un des autres, la tension est d'autant plus intense qu'elle vient chercher nos pulsions les plus secrètes.

La première partie, dans un bureau d'avocates avec le couple qui divorce, peut paraître longue, mais s'annonce révélatrice dans la manipulation des mots. Car c'est bel et bien de cela qu'il s'agit aussi dans ce film étonnant, de rhétorique, de pièces de conviction pour satisfaire tel ou tel parti, le mari ou la femme, de petits détails, d'emblée sans importance, mais qui, à mesure que le récit progresse, s'avèrent d'une portée capitale.

Déjà, dans ce superbe plan-séquence qui se permet avec courage quelques champs/contrechamps, le jeune réalisateur nous mène dans de fausses pistes, cruels contre-pieds psychologiques qui nous manipulent allègrement selon la vraie mission du cinéma, art incitatif et opérateur par excellence.

Oui, en effet, le couple est déjà divorcé. Devant la juge et les avocates respectives, le mari tient à voir ses enfants, surtout le petit Julien; Miriam, la femme, tient à avoir la garde du gamin, 11 ans, leur fils, car elle trouve son mari trop agressif; Antoine *implore* sa part — oui, comme une supplication qu'il manifeste avec son visage et son corps de gros ours qui ne ferait de mal à personne. Il nous pousse à le croire malgré le peu de mots qu'il émet. Elle, au contraire, demeure raide, glaciale, quasi absente, ne faisant qu'accuser son mari de violence conjugale. Témoins oculaires, nous ne savons plus qui croire, mais notre sensibilité innée nous invite d'être du côté d'Antoine.

Et puis, c'est d'un autre film qu'il s'agit: le long chemin, à l'inverse de celui de croix, d'un homme vers la reconquête improbable de sa femme et de l'amour de son fils. Séquences fébriles, moments-pièges où se dessinent devant nos yeux tout ce que signifient scénario, écriture et mise en scène. Entre les situations graves, discordantes, dramatiques et quelques moments qui nous laissent respirer momentanément (séquence d'anniversaire), un film intense qui parle de la nature humaine, de sa condition éphémère en ce qui a trait aux sentiments, aux impulsions néfastes.

Mais c'est aussi un film sur le refus de solitude malgré nos comportements, nos réactions devant les autres. Encore une fois, une œuvre sur la famille, sur soi-même, sur le déchirement du couple et de l'individu, sur ce gamin aussi, qui grandit trop vite, cherchant une

quelconque réconciliation dans le couple et, selon les circonstances, rebroussant chemin, comme si chaque étape psychologique (ou plutôt psychanalytique) le ramenait à changer son comportement.

*Jusqu'à la garde*, titre magnifique qui se lit comme l'attente d'un verdict, celui des hommes et des femmes de loi, ceux et celles qui décideront ce qui sera finalement. Conte moral où règne l'immoral, l'animal ancré en nous, la bête féroce qui ne paraît pas, celle qui cible sa proie pour mieux la posséder et l'anéantir, *Jusqu'à la garde* tient le spectateur en haleine, le rendant complice d'une tragédie urbaine. C'est un premier film clinique marqué du sceau de l'originalité, accessible, mais aussi d'auteur, de quelqu'un conscient de son époque, ou plutôt curieux de sa société, et finalement, qui n'oublie jamais qu'il s'agit aussi de cinéma.

Le cinéma, c'est aussi cela, correspondre à son temps; savoir écouter les individus en peine, et en même temps inventer des mécanismes cinématographiques identitaires comme le très bon montage du Grec Yorgos Lamprinos épousant amoureuxment la direction photo intimiste de Nathalie Durand.

Si Miriam, excellente Léa Drucker, demeure glaciale, elle ne méprise pas pour autant Antoine, magnifique Denis Ménochet, dans un de ses meilleurs rôles, exigeant, paradoxal, monstrueux. Et le jeune Thomas Gioria (Julien), véritable révélation, conditionné à des situations dramatiques inextricables, variant adroitement d'une réalité à l'autre avec un naturel extraordinaire qui confirme sa droiture, son charisme et une très possible ascension dans le rang des vedettes de demain.

Avec *Jusqu'à la garde*, Xavier Legrand signe un film humain, digne des grandes tragédies humaines. Essentiel et percutant. Un cinéaste à surveiller de près. ▲

1. *Un film sur le vide*

1. *Un film sur le vide*

3. *Une position neutre et un regard raide, glaciale*

Origine : France – Année : 2016 – Durée : 1 h 33 – Réal. : Xavier Legrand – Scénario : Xavier Legrand – Images : Nathalie Durand – Mont. : Yorgos Lamprinos – Son : Julien Sicart, Julien Roig, Vincent Verdoux – Décor : Émilie Fenenq – Dir. art. : Jérémie Sfez – Cost. : Laurence Forgue Lockhart – Int. : Léa Drucker (Miriam Besson), Denis Ménochet (Antoine Besson), Thomas Gioria (Julien Besson), Mathilde Auneux (Joséphine Besson), Mathieu Saikaly (Samuel), Saadia Bentaïeb (la juge), Coralie Russier (la greffière) – Prod. : Alexandre Gavras [K. G. Productions] – Dist. : A-Z Films

